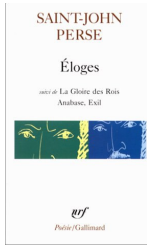




www.sjperse.org



Exil de Saint-John Perse à l'entrée de l'Ecole Normale Supérieure

SÉMINAIRE EN LIGNE ORGANISÉ SUR SJPERSE.ORG
pour la session 2006 du concours d'entrée à l'ENS
Samedi 18 mars – Samedi 29 avril 2006

Mots, figures et signification de l'exil chez Saint-John Perse ⁽¹⁾

par Joëlle Gardes-Tamine,
Professeur à l'Université de Paris IV-Sorbonne

Version revue et augmentée d'une étude publiée en 1995 dans *Œuvres et Critiques* XX, 1, p. 233-241, sous le titre « Mots et figures de l'exil chez Saint-John Perse ».

Aux côtés de Dante, qu'il célébra dans le discours prononcé en 1965 à Florence, de Hugo, le poète de Jersey à qui il fait écho de New Jersey, et de Chateaubriand, évoqué dans « Poème à l'Étrangère » à travers quelques expressions, comme « oiseau-chat », ou « Nouveau Monde », Saint-John Perse fait partie des poètes hommes d'état, physiquement exilés de leur pays. Mais dans cet exil qui s'adressait à l'homme politique, au secrétaire général du quai D'Orsay, le poète retrouva le désir et le plaisir d'écrire. Dans les œuvres, les mots privilégiés disent le chemin parcouru de la résignation devant un exil personnel et anecdotique à l'acceptation de l'exil fondamental de notre condition humaine, source de l'élan poétique.

Formes et signification de l'exil

Au sens strict, l'exil pour Saint-John Perse commence en 1940, après la déroute, quand il est brutalement mis fin à ses fonctions au quai d'Orsay par un décret publié au J. O. du 19 mai. Placé en disponibilité le 20 mai, il s'embarque le 17 juin pour l'Angleterre, sur le Madura, en compagnie d'autres personnalités qui pouvaient se sentir menacées¹. Ce départ officiellement organisé ainsi que les introductions et recommandations diverses dont il bénéficia ensuite à son arrivée aux États Unis, ne pouvaient atténuer la brutalité de l'exil, d'autant qu'il s'accompagnait en particulier d'une radiation de la légion d'honneur et de la privation des droits civiques. Ces faits sont bien connus. Plus obscure demeure la raison d'un exil poursuivi bien après la fin de la guerre, jusqu'en 1957. On ne s'étendra pas sur ce point, pour insister sur le plus important, le passage d'un exil contraint à un exil accepté, dans lequel Alexis Leger retrouva définitivement Saint-John Perse. L'épisode politique, si long et douloureux qu'il soit — il éloigne en particulier le poète de son public, comme le déplore la correspondance tout au long de ces années —

¹ Voir Joëlle Gardes, *Saint-John Perse. Les rivages de l'exil*, Paris, éditions aden, coll. « Le cercle des poètes disparus », 2006.

apparaît à Saint-John Perse comme la manifestation extérieure de ce qu'il a toujours porté en lui. N'est-il pas un exilé depuis le départ de la Guadeloupe pour Pau, en 1899 ? Le premier arrachement, celui dont la blessure ne se cicatrira jamais, au point que les œuvres du « grand âge » en portent encore la trace dans le souvenir vivace :

« Nous n'étions pas dans le bois de luthier de l'épinette ou de la harpe ; [...] »
 « Mais dans l'écale de tortue géante encore malodorante et dans le linge des servantes, et dans la cire des selleries où s'égarait la guêpe ; ah ! dans la pierre du vieux fusil de noir, et dans l'odeur de copeaux frais des charpentiers de mer, et dans la guibre du voilier sur chantier de famille ;
Chronique IV

c'est celui qui, du vert paradis de l'enfance, a conduit l'adolescent à Pau, puis à Bordeaux, dans ces villes dont Crusoé, hélas rendu à la civilisation, nous dit l'horreur :

Vieil homme aux mains nues,
 remis entre les hommes, Crusoé !
 tu pleurais, j'imagine, quand des tours de l'Abbaye, comme un flux, s'épanchait le sanglot des cloches sur la Ville...
 Ô Dépouillé !
 Tu pleurais e songer aux brisants sous la lune ; aux sifflements de rives plus lointaines ; aux musiques étranges qui naissent et s'assourdissent sous l'aile close de la nuit,
 pareilles aux cercles enchaînés que sont les ondes d'une conque, à l'amplification de clameurs sous la mer...
 « Les Cloches », « Images à Crusoé »

Tout se passe donc comme si l'exil aux États Unis était inscrit depuis longtemps dans sa vie :

« L'exil n'est point d'hier ! L'exil n'est point d'hier !... »

répète-t-il dans le chant VII du poème « Exil ». Et, paradoxalement, cet exil de 1940 se fait sur le mode du retour :

Me voici restitué à ma rive natale...
 « Exil » V

Cet exil matériel n'est que le symbole d'un exil plus profond, car tout homme est de naissance un exilé :

Et quelle plainte alors sur la bouche de l'âtre, un soir de longues pluies en marche vers la ville, remuait dans ton cœur l'obscur naissance du langage :
 « ... D'un exil lumineux — et plus lointain déjà que l'orage qui roule — comment garder les voies, ô mon Seigneur ! que vous m'aviez livrées ?
 « Le livre », « Images à Crusoé »

Les circonstances de la vie ne sont que la forme visible de l'exil consubstantiel à l'homme, de l'exil ontologique qui nous prive de l'Être. Parce que le monde se dérobe, nous sommes aussi des exilés du « pur » Langage qui aurait pu nous en restituer la présence. Tous, nous avons perdu la Langue originelle, dont « Neiges » cherche à retrouver la trace :

Venez et nous suivez, qui n'avons mots à dire : nous remontons ce pur délice sans graphie où court l'antique phrase humaine ; nous nous mouvons parmi de claires élisions, des résidus d'anciens préfixes ayant perdu leur initiale, et devant les beaux travaux de linguistique, nous frayons nos voies nouvelles jusqu'à ces locutions inouïes [...]

Cette langue, elle est la « longue phrase sans césure à jamais inintelligible » que la mer roule « sur toutes grèves de ce monde » (« Exil », III).

Dans la quête de ce Graal, c'est le poète qui est le mieux armé. Saint-John Perse a souvent déploré le caractère abstrait du français face à l'anglais, plus concret, mais la langue poétique, par ses alliances, par ses raccourcis, ressuscite devant nous l'objet absent :

La poésie française moderne [...] ne se croit poésie qu'à condition de s'intégrer elle-même, vivante, à son objet vivant ; de s'y incorporer pleinement et s'y confondre même substantiellement, jusqu'à l'identité parfaite et l'unité entre le sujet et l'objet, entre le poète et le poème.

Lettre à la Berkeley Review sur l' « expression poétique française », 10 août 1956

Or, c'est dans l'exil que la langue ordinaire une fois privée de son usage utilitaire, « sans office », la Langue poétique se fait entendre, au plus près du réel :

Et de toute chose ailée dont vous n'avez usage, me composant un pur langage sans office,
Voici que j'ai dessein encore d'un grand poème délétible... « Exil » IV

C'est ce que le discours pour Dante explicite, en célébrant l'œuvre, à la fois créature et création d'une langue :

Une langue d'amour a pris naissance, là, qui ne sera plus jamais distincte, en poésie, de l'instance proprement poétique.

La langue est notre patrie première. Nulle idée d'un paradis perdu ou d'un âge d'or dont nous aurions été chassés. La patrie s'identifie à l'Être, dont l'unité toujours se dérobe à travers la fragmentation des apparences :

Poésie, science de l'être ! Car toute poétique est une ontologie. Et sur ce double mouvement, d'un arrachement premier, puis d'un retour, à l'être, pour la réintégration de l'unité perdue, la philosophie grecque du Stagirite avait déjà tenté toute une métaphysique de mouvement. Discours de Florence

Mais l'Être, c'est aussi la langue, la langue maternelle dépassée dans un mouvement d'universalité. Les paradoxes abondent chez Saint-John Perse, et c'en est un de plus que l'ouverture à l'universel à partir d'une langue particulière. Il l'a dit clairement :

Même si je n'étais pas un animal essentiellement français, une argile essentiellement [française], la langue française serait pour moi la seule patrie imaginable, l'asile et l'autre par excellence, l'armure et l'arme par excellence, le seul « lieu géométrique » où je puisse me tenir en ce monde pour y rien comprendre, y rien vouloir ou renoncer. Lettre à MacLeish, 1941

Le Discours de Florence rappelle que le poète a une « obligation filiale » envers la langue et approuve Dante, « fanatique du langage » d'avoir « placé dans son Enfer, non loin des blasphémateurs, un écrivain coupable d'impiété envers sa langue maternelle² ».

L'exilé n'a pas d'autre terre. À l'ouverture d' « Exil » :

J'étais un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons

fait écho le chant VI :

« J'habiterai mon nom », fut ta réponse aux questionnaires du port.

Dans le premier chant, « élire » a le sens qu'il possède en droit dans l'expression « élire un domicile », c'est-à-dire « choisir un lieu où l'on puisse exercer ses droits de citoyen » et « nul » celui de « qui n'a aucune valeur légale ». Le domicile élu, le nom de poète librement choisi, n'a certes pas de valeur légale — ne se confond-il pas avec le pseudonyme qui n'est même pas le nom enregistré par l'état civil ? — mais il en a une bien plus profonde, puisqu'il marque l'appartenance à la seule patrie souhaitable, celle où Saint-John Perse peut être entièrement au service de la langue poétique.

La solution à l'exil ontologique, c'est ainsi le renouement avec la poésie, avec la langue de l'Être et l'installation dans la seule patrie possible. Du diplomate Alexis Leger au poète Saint-John Perse, de l'homme au faite des honneurs à celui qui a pour seule richesse son nom, se raconte donc l'histoire du dépassement d'un exil politique douloureux à un exil humain existentiel où, libéré des entraves d'une vie publique, le poète peut à nouveau chanter « la splendeur de vivre » :

je m'en vais, ô mémoire ! à mon pas d'homme libre, sans horde ni tribu, parmi le chant des sabliers, et le front nu, lauré d'abeilles de phosphore [...] « Poème à l'Étrangère » III

Mots et figures de l'exil

Ce chemin se lit à travers les mots mêmes de l'exil.

Des mots du champ sémantique, c'est « exil » (et « exiler ») qui a la signification la plus large. Si l'on en croit le *Littré*, ce dictionnaire que fréquentent assidûment les poètes de la fin du XIX^e et du XX^e siècles, « le bannissement est infâmant et l'exil ne l'est pas ». Quant à « proscrire », il est fortement lié à l'histoire romaine, et implique violence. « Exil » est le mot le moins marqué, et c'est le plus fréquent chez Saint-John Perse : une trentaine de fois, contre une ou deux occurrences pour « exode », « proscription », « émigré », « bannir ». « Exil », qui apparaît dès « Images à Crusoé », reste employé jusqu'à *Amers*, le dernier poème du cycle américain. Il est évidemment surtout employé dans le recueil dont il constitue le titre. Il est intéressant de signaler au passage qu'en terre du Sud, alors qu'il s'était toujours déclaré homme d'Atlantique, Saint-John Perse n'utilise plus le mot, comme s'il avait trouvé là à s'enraciner.

La disparition du mot « exil » laisse le champ libre à un autre mot, « étranger ». Celui-ci apparaît pour la première fois dans *Anabase*, dès la chanson liminaire :

Il naissait un poulain sous les feuilles de bronze. Un homme mit des baies amères dans nos mains. Étranger. Qui passait.

² Il s'agit de Bruno Lattini, qui choisit la langue d'oïl et tourna le dos au toscan.

Il est lié au mouvement dont on sait qu'il est pour Saint-John Perse le symbole même de la vie, et un des maîtres mots de sa poésie :

Et l'Étranger à ses façons par les chemins de toute la terre ! *Anabase*

Si l'exil, même accepté, implique l'éloignement d'une terre d'origine, le fait d'être étranger suppose surtout le refus de l'installation et de l'accoutumance. « Exil » et « étranger » sont parfois associés :

« Rue Gît-le-Cœur... Rue Gît-le-Cœur... » chantent tout bas les cloches en exil, et ce sont là-méprises de leur langue d'étrangères. « Poème à l'Étrangère » II

comme « exil » et « pérégrin », mot rare synonyme de « étranger » :

Ma gloire est sur les sables ! ma gloire est sur les sables !... Et ce n'est point errer, ô Pérégrin,
Que de convoiter l'aire la plus nue [...] « Exil » II

Ce qui compte, ce n'est donc pas tant le fait, négatif, d'avoir quitté un pays, que celui d'être étranger dans un autre et de pouvoir ainsi jeter un regard neuf sur le monde. La mer tant louée est précisément souvent qualifiée d'étrangère, elle est vraiment l'Étrangère, toujours renouvelé et toujours pleine de force :

« ... Mer de Baal, Mer de Mammon, Mer de tout âge et de tout nom ; ô Mer d'ailleurs et de toujours, ô Mer promesse du plus long jour, et Celle qui passe toute promesse, étant promesse d'Étrangère ; Amers, « Chœur », « Mer de Baal, Mer de Mammon... »

Or, pour Saint-John Perse comme pour Claudel, c'est un des privilèges du poète que de nous arracher à l'habitude. L'insolence dont parle « Sécheresse », (« temps d'allégresse et d'insolence ») est à prendre au sens étymologique, comme refus de toutes les ornières. « Poète est celui-là qui rompt pour nous l'accoutumance », déclare le discours de réception du prix Nobel. L'étranger qui ne fait que passer, c'est bien celui qui, dans sa vie comme dans son mode de pensée, est comme un conquérant d'*Anabase*, toujours prêt à de nouvelles aventures, toujours prêt aussi à éveiller les consciences, ou à être « la mauvaise conscience de son temps ».

Le grand âge venant, les emplois d' « étranger » se font plus rares. *Chronique* propose trois occurrences répétées dans le chant III :

Que savons-nous de l'homme, notre spectre, sous sa cape de laine et son grand feutre d'étranger ?

« Ainsi l'on voit au soir, [...] les étrangers sans nom ni face, en longue coiffé rabattue, [...]

dont une s'associe à un passé révolu, comme l'indique le passé simple :

« Nous avons marché seuls sur les routes lointaines ; et les mers nous portaient qui nous furent étrangères.

Le mot disparaît ensuite. *Chronique*, le premier poème du cycle provençal, est un poème de l'acceptation. Le retour d'exil est celui d'un homme âgé, qui trouve dans la Provence l'image

même du dépouillement auquel la vieillesse, plus que n'importe quel éloignement géographique, contraint l'homme. Au soir de sa vie, le poète fait ses comptes :

« Grand âge, vois nos prises ; vaines sont-elles et nos mains libres. La course est faite et n'est point faite ; la chose est dite et n'est point dite. Et nous rentrons chargés de nuit, sachant de naissance et de mort plus que n'enseigne le songe d'homme. V

La vraie nudité est le face à face avec la mort. Plus besoin alors d'aller puiser dans l'exil physique des raisons d'écrire. Fouetté par le « grand vent d'ailleurs », l'homme est plus près qu'il ne l'a jamais été de l'Être, « car nous vivons d'outre-mort, et de mort même vivrons-nous ». La disparition d' « étranger » comme celle d' « exil » est liée à cette confrontation de l'âme libérée avec l'outre-mort :

« Écoute, ô nuit, dans les préaux déserts et sous les arches solitaires, parmi les ruines saintes et l'émiettement des vieilles termitières, le grand pas souverain de l'âme sans tanière [...] Chronique VIII

Dans « Poème à l'Étrangère », le pas était celui de l'homme libre, c'est maintenant celui de l'âme, dans un mouvement de concentration sur l'essentiel.

Le seul mot apparenté au thème de l'exil et de l'errance à être employé jusqu'au bout de l'ouvrage est « migration », mais son sens se restreint. Présents à partir d'*Exil* :

Seigneur terrible de mon rire, gardes-moi de l'aveu, de l'accueil et du chant.
Seigneur terrible de mon rire, qu'il est d'offense aux lèvres de l'averse !
Qu'il est de fraude consumée sous nos plus hautes migrations ! « Pluies » II

fréquents dans *Vents* :

...De hautes pierres dans le vent occuperaient encore mon silence. — Les migrations d'oiseaux s'en sont allés par le travers du Siècle, tirant à d'autres cycles leurs grands triangles disloqués. II, 3

les mots de la famille de « migrer », apparaissent encore dans *Oiseaux* ou *Chant pour un équinoxe*, associés comme dans l'exemple de *Vents* à l'oiseau :

L'oiseau, de tous nos consanguins le plus ardent à vivre, mène aux confins du jour un singulier destin. Migrateur, et hanté d'inflation solaire, il voyage de nuit, les jours étant trop courts pour son activité. I

Mais l'oiseau n'est-il pas le symbole du poète, qui partage avec lui le libre mouvement, et le privilège de n'être ni d'ici ni d'ailleurs ?

Les figures de l'exil, tout comme les mots, en redisent la signification. Elles se groupent en trois catégories d'associations. La première, la plus rare, relie le mot « exil » aux instrument de musique, dans un contexte militaire, qui rappelle que, depuis *Anabase*, la vie de l'âme et l'aventure poétique sont vécues sur le mode d'une conquête intérieure :

Ah ! tout chose vaine au van de la mémoire, ah ! toute chose insave aux fifres de l'exil.
« Exil » IV

[...] les tambours de l'exil éveillent aux frontières

l'éternité qui bâille sur les sables. *Anabase I*

Le plus souvent « exil » s'associe à « sable », soit qu'existe entre les deux notions une identification par le biais de la métaphore ou du parallèle :

[...] aux sables de l'exil sifflent les hautes passions lovées sous le fouet de l'éclair... « Exil »
VII

Portes ouvertes sur les sables, portes ouvertes sur l'exil « Exil » I

soit que le contexte rapproche les deux mots dans des collocations, c'est-à-dire des associations presque automatiques, en une longue série de variations :

Où vont les sables à leur chant s'en vont les Princes de l'exil « Exil » II

À l'heure où les constellations labiles qui changent de vocable pour les hommes d'exil déclinent dans les sables à la recherche d'un lieu pur. « Exil » IV

Et ni le mot « étranger » (« L'Étranger parmi les sables, « Exil » II), ni « migration » (la migration des sables vers la mer, Amers, « Étroits sont les vaisseaux »), n'échappent à ces rapprochements. Le thème du sable, par un de ces jeux avec l'étymologie que Saint-John Perse affectionne, apparaît aussi sous la forme d' « arène », *arena* en latin signifiant précisément « sable » :

[...] et sur l'arène sans violence, l'exil et ses clés pures. « Exil » V

Les latins sont également présents dans le mot « syrte », où il faut peut-être voir un souvenir de Virgile, *Hunc ego Gaetulis agerem si Syrtibus exsul, Enéide, V, 51* :

[...] pour assembler aux syrtes de l'exil un grand poème né de rien, un grand poème fait de rien...

Le personnage d'Enée est évidemment la figure même de l'exilé porteur d'espoir, et ce n'est pas un hasard qu' « Exil » nous parle d' « âme numide ». Mais la paronomase qui nous fait associer « numide » à « nomade » — elle est d'ailleurs suggérée par l'œuvre même, qui, avec *Amers*, parle des « vieux nomades en exil » —, c'est à Salluste qu'elle est empruntée, puisque l'historien, dans la *Guerre de Jugurtha*, donne « nomade » pour étymologie à « numide ».

Ce que suggèrent tous ces termes et associations, c'est que dans l'exil, l'homme n'a pas plus de prise sur les choses que sur une poignée de sable qui coule entre les mains : l'image se relie au thème de l'usure, « poussière », « poudre », « lœss »... Ils renvoient sans doute aussi à l'image classique du désert et de la retraite, si souvent liés au XVIIe siècle à l'exil, et ravivée sans doute à travers la lecture de Chateaubriand.

Mais le plus significatif des liens que noue le mot « exil » est sans doute celui qui s'établit avec les termes relatifs au langage, « chant », « poème », « stance », « vocable », « langage », « langue », « conter »... On se contentera de citer ce long passage d' « Exil » qui glisse d'une figure à l'autre :

Ah ! toute chose vaine au van de la mémoire, ah ! toute chose insane aux fifres de l'exil : le pur nautile des eaux libres, le pur mobile de nos songes,

Et les poèmes de la nuit avant l'aurore répudiés, l'aile fossile prise au piège de grandes vèpres d'ambre jaune...

Ah ! qu'on brûle ah ! qu'on brûle à la pointe des sables, tout ce débris de plume, d'ongle, de chevelures peintes et de toiles impures,

Et les poèmes nés d'hier, ah ! les poèmes nés un soir à la fourche de l'éclair, il en est comme de la cendre au lait des femmes, trace infime...

Et de toute choses ailée dont vous n'avez usage, me composant un pur langage sans office,
Voici que j'ai dessein encore d'un grand poème délétible...

Dans le dépouillement de l'exil, dans la fragilité d'une existence qui ne repose plus que sur la poussière, le poète a renoué l'alliance avec lui-même et retrouvé les voies qu'il avait cessé d'écouter tout au long d'une carrière dans le monde. Cruel, l'exil ? sans doute, mais combien fructueux !

Exilé de naissance, privé de l'Être, l'homme est sans cesse à la recherche du « pur langage » qui lui restituerait les choses dans leur présence. C'est la dignité et la gloire du poète que d'accepter cet exil au lieu de le subir et d'y puiser la force et le courage nécessaires pour honorer l'homme, en dépit de ses défaillances, et l'univers :

« L'offrande, ô nuit, où la porter ? et la louange, la fier ? ... Nous élevons à bout de bras, sur le plat de nos mains, comme couvée d'ailes naissantes, ce cœur enténébré de l'homme où fut l'avidité, et fut l'ardent, et tant d'amour irrévélé... *Chronique VIII*